

## REGARDER ET LIRE, VOYAGER ET ÉCRIRE : CEES NOOTEBOOM

---

L'écritain néerlandais Cees Nooteboom (° 1933) et Venise, c'est une vieille histoire. Sait-il lui-même combien de fois il y a séjourné? Venise est pour lui le lieu où s'est déposée, strate après strate, toute la culture européenne, comme en témoignent les évocations publiées en français dans *Hôtel Nomade* (2003)<sup>1</sup> ou dans *Tumbas* (2009). Ses «vignettes vénitiennes» sont d'un critique d'art plus encore que d'un voyageur. Dans le cadre de la réalisation de son *citybook*, la maison flamando-néerlandaise *de Buren* a permis à l'écrivain de retrouver l'éternelle cité des doges, se glissant cette fois dans la peau d'un touriste un peu écrasé par la majesté néoclassique de *San Giorgio Maggiore* et s'offrant enfin le plaisir banal d'une promenade en gondole.

Le dernier livre de Cees Nooteboom, *Brieven aan Poseïdon* (Lettres à Poséidon), est une collection de textes courts, écrits au gré de ses voyages entre 2008 et 2012. L'auteur en a conçu l'idée en lisant par hasard un ouvrage de l'écrivain hongrois Sandor Márai, *Les Quatre Saisons*. Ce qu'en dit Nooteboom s'applique parfaitement à lui-même et à son écriture: «ce que je lis est l'œuvre (...) d'un homme qui passe sa vie à regarder et à lire, à voyager et à écrire.» Au moment de cette lecture, Nooteboom déjeune dans un restaurant de poisson répondant au nom prévisible de *Poséïdon*. Il décide séance tenante d'écrire une série de lettres au dieu grec, alternant avec d'autres textes qui, dit-il, «rendront compte de ma vie, de ce que je lis, de ce que je vois, de ce que j'entends, de ce que je pense».

Pourquoi écrire à un dieu antique, dont il est peu probable qu'il vous réponde? Pour mieux s'interroger sur la vie et la mort des religions, pour méditer sur l'univers, l'histoire et l'aventure humaine. Dans ces textes qui hésitent entre souvenir, instantané de voyage, essai et poème en



prose, on retrouve les thèmes de l'auteur: le temps, la mort, le monde visible tel qu'il s'offre à nous dans la nature ou dans l'art. Tout est pâture à la pensée: un fait divers du journal, un geai qui picore dans un champ ou un vieux mur dans une maison en ruine.

**Philippe Noble**

Directeur du Réseau Franco-Néerlandais à Lille - traducteur.  
philippe.noble@univ-lille3.fr

Cees Nooteboom est un des auteurs néerlandophones les plus connus en France. À ce jour plus de vingt livres de sa main ont été édités en traduction française. Une grande partie de ces traductions ont paru aux éditions Actes Sud d'Arles ([www.actes-sud.fr](http://www.actes-sud.fr)).

---

**Note :** Voir *Septentrion*, XXXII, n° 3, 2003, pp. 76-78.

# VENISE, 2012

PAR CEES NOOTEBOOM

*Traduit du néerlandais par Isabelle Rosselin.*

---

I

J'ai acheté une immense carte de la lagune de Venise pour essayer de ramener la ville à sa juste proportion. Curieux exercice. Je sais que j'arriverai par avion demain, mais, cette fois, c'est par la mer que j'aborderai cette ville que j'ai si souvent visitée. Sur la carte, le rapport entre l'eau et la ville est de l'ordre de mille pour un et, dans ce bleu infini, la ville est devenue village, petit poing serré posé sur un grand drap, si bien que tout ce vide semble avoir engendré, dans un moment de colère, la ville qui plus tard allait le dominer. L'auteure mexicaine Valeria Luiselli voit au lieu de mon poing une rotule brisée et, à mieux y regarder, je crois qu'elle a raison. Depuis les hauteurs de *Google Earth*, l'analogie est encore plus évidente, le Grand Canal est la fracture du genou; le labyrinthe granuleux désagrégé tout autour représente l'os de la ville où je vais me perdre demain comme tous ceux qui viennent de l'extérieur doivent s'y perdre: c'est la seule manière d'apprendre à la connaître.

J'ai séjourné à plusieurs adresses en ce lieu, parfois dans de vieux hôtels, la plupart du temps dans d'étroites ruelles obscures, dans des parties de palais qui n'évoquaient jamais un palais, des cages d'escaliers en piteux état, des petites chambres avec tout juste une fenêtre donnant sur l'arrière d'une maison qui paraissait inhabitée, alors que dehors étaient pourtant suspendues à un fil à linge précaire deux culottes gelées, dans le froid glacial et silencieux. Parfois aussi une vue sur l'eau d'un canal latéral inconnu où, tous les jours à la même heure, un bateau passait, chargé de fruits et de légumes. Cette fois, ce n'est pas l'hiver, nous sommes en septembre, et tout rêve d'une ville déserte s'est volatilisé dès mon arrivée: Venise appartient au monde entier, et le monde entier est au rendez-vous. S'il y a un Proust ou un Thomas Mann, un Brodsky ou un Hippolyte Taine parmi eux, ils se cachent bien. Des armées entières montent en ligne à cette époque de l'année, l'armée chinoise, l'armée japonaise, l'armée russe. Pour découvrir sa Venise, il va falloir faire preuve d'obstination et d'esprit de décision, revêtir une cuirasse invisible, et se dire humblement que pour tous les autres on fait tout simplement partie de ceux qui se mettent en travers de leur chemin et se serrent désagréablement contre eux dans la partie ouverte du vaporetto où il n'y a rien pour se tenir.

Mais je n'en suis pas encore là. Je viens tout juste d'arriver et mon voyage associe déjà trois des quatre éléments: l'air, car j'ai traversé le ciel pour venir ici, la terre que j'ai foulée à mon arrivée, et l'eau au bord de laquelle je viens de m'arrêter et où scintille la lumière, tandis que j'attends un taxi sur un appontement. Quant au quatrième élément, le feu, je ne m'y risquerai pas, même si le soleil flamboie dans l'eau ondoyante. L'art contemporain de la description a en effet ses limites, liées à la patience du nouveau lecteur. J'ai acheté avant mon départ un livre d'Hippolyte Taine datant de 1858. J'y ai marqué d'une croix des passages évoquant l'éclat du mouvement de l'eau. C'est là une autre leçon d'humilité, car il rend par sa description l'eau véritablement éclatante, elle aussi. Maintenant que je suis ici, je constate à quel point il est difficile de se livrer à un exercice qui se pratiquait encore au XIX<sup>e</sup> siècle sans aucune gêne: décrire minutieusement, dans les moindres détails, de façon impressionniste, ce que l'on voit.

Le taxi interrompt mes réflexions. Il fend l'eau de la vaste lagune, file le long des bittes d'amarrage formant une ligne géométrique sur ce qui doit être le *Canale di Tessera*, et se rue sur la ville. Je vois les silhouettes de tours connues, j'ai l'espace d'un instant le sentiment de rentrer chez moi, nous passons à vive allure à côté de Murano, contournons par le sud l'île des morts de *San Michele* et entrons dans l'Arsenal, longeant soudain lentement les hauts murs de briques du quai, puis traversant en biais le *Canale di San Marco* en direction de la petite île de *San Giorgio* où je vais séjourner cette fois. Les cloches de la colossale basilique *San Giorgio* se mettent aussitôt à sonner, je n'y suis pour rien: il est six heures du soir, c'est l'angélus. J'entends aussi les cloches de la basilique *San Marco* et de l'église du *Redentore*, dont le tintement se propage sur l'eau. Pris entre un feu croisé de sons, debout sur la grande place dégagée devant l'église, je vois un homme à genoux qui, muni d'une brosse métallique bien trop petite, frotte les escaliers pour en retirer, centimètre par centimètre, les algues qui y ont poussé juste en dessous de la surface de l'eau, un travail de Sisyphe qui semble plus proche de l'éternité que du monde d'où je suis venu aujourd'hui.

Une heure plus tard, après avoir déposé ma valise dans ma chambre monacale, j'entre dans la gigantesque basilique encore ouverte. Dans ce genre d'espace, on recherche malgré soi les parois latérales: le vide au milieu est dangereux. J'ignore si l'on vient prier ici. On ne décèle pas la moindre trace de cette intimité propre aux églises romanes: c'est une station spatiale pour se rendre sur la planète Mars, un autre Dieu, classique, martial, règne ici, dans cette demeure que Palladio a conçue pour lui. Même les grandes fresques du Tintoret, à peine visibles dans la pénombre, sont intégrées dans un réseau mathématique de lignes implacables. Je sais que, derrière l'imposant maître-autel, doivent se trouver d'extraordinaires stalles flamandes, mais, alors que je cherche à m'en approcher, un bruit de voix, le faible murmure plaintif de voix de vieillards, me retient.

Le bâtiment était autrefois un monastère bénédictin. Quand les moines en ont été chassés, tout est tombé en ruine. Aujourd'hui s'est implantée sur l'île une fondation où je suis autorisé à passer quelques jours, mais les moines ont quant à eux rejoint leur monastère réduit à une plus petite taille. Ils n'occupent plus que quatre des nombreuses stalles, dans l'obscurité croissante j'ai pris position de façon à pouvoir les observer pendant les vêpres. Leurs voix, qui fredonnent des chants grégoriens, se noient dans l'immensité de la construction. L'opposition entre la magnificence classique environnante et le désarroi émanant des prières chuchotées ne manque pas de pathos; l'atmosphère est aux adieux irrévocables et, lorsque je quitte la station spatiale sur la pointe des pieds, j'entends derrière moi l'écho toujours plus faible d'une époque à jamais révolue. Dehors, je vois les lumières de la grande place de l'autre côté et les bateaux qui naviguent du quai des Esclavons vers la *Giudecca*. Je suis arrivé.



L'île de *San Giorgio Maggiore*.

## II

Bateau, sur l'eau, la rivière, la rivière, bateau, sur l'eau, la rivière au bord de l'eau. J'ai enfin osé. Dix séjours à Venise, et me voici pour la première fois dans une gondole. Tôt le matin, quand je bois mon café au coin des Procuratie nuove, ils sont à côté de moi: les *gondolieri*. En grande conversation à propos du match de la veille dans un dialecte vénitien impossible à suivre. Il fait froid sur l'eau, porter un *cappuccio* tient chaud. Dehors sont alignés les fins bateaux noirs en forme d'oiseaux, leurs têtes d'oiseau (ce sont des têtes d'oiseau, regardez bien) pointées vers l'île où je loge. Pourquoi n'en ai-je jamais eu envie? Parce que c'est le cliché absolu de Venise?

Ce serait puéril. Est-ce dû aux visages des gens dans ces gondoles? Mais qu'ont-ils donc, ces visages? Affichent-ils l'insupportable béatitude du but enfin atteint, le sentiment de vivre le baptême vénitien absolu qui les rattache à jamais à la ville? En gondole avec Thomas Mann, Marcel Proust, Paul Morand, Henry James, Ezra Pound. Louis Couperus? *Ich bin auch ein Berliner*, quelque chose de ce genre? Ou bien ont-ils cette expression sur leur visage: si nos voisins du Kansas, de Bielefeld, de Wakayama, de Novosibirsk, de Barneveld nous voyaient? Comme si, en bas au niveau de l'eau, ils s'étaient drapés de toute la ville comme d'un manteau, le temps de cet instant silencieux, ondoyant, de plénitude, de bercement, de chuchotement de l'eau autour de soi sur des canaux plus calmes, avec derrière eux un homme invisible, le passeur, aux mouvements puissants, rythmiques. Pourtant, la plupart des gens n'ont pas la bonne expression sur leur visage, même s'ils font de leur mieux. Cela ne peut s'expliquer que par le fait qu'ils sont conscients qu'ils ne vont nulle part et reviendront, bientôt, à leur point de départ. Quelle expression adopter quand les gens dans le *vaporetto*, qui eux vont quelque part, vous regardent?

Jamais je n'avais fait plus que le *traghetto*, une gondole aussi, mais qui sert seulement à se rendre d'un côté à l'autre du Grand Canal. Monter en chancelant, le bras maintenu par la solide main du passeur, essayer de tenir debout sans perdre l'équilibre ou s'asseoir un instant sur la planchette étroite pour ne pas perdre la face. L'équilibre ou la face, voilà de quoi il s'agit. Non, je ne l'avais encore jamais fait. L'an dernier, quand il neigeait à Venise et que nous avions un petit appartement près du *Campo San Samuele*, à l'arrière, du côté donnant sur une ruelle, de ce qui avait dû être un palazzo autrefois (un lieu sombre, dissimulé derrière des grilles, avec un chien aboyant chaque fois que nous rentrions et à peine une vue sur l'eau), je voyais passer, tôt le matin déjà, des Japonais qui se bouscuaient sous des parapluies, de la neige sur leurs chapeaux et leurs bonnets, et qui rayonnaient de joie. Le *gondoliere* chantait une chanson sur le soleil en essuyant les flocons qui lui tombaient dans les yeux. *O sole mio*. Je l'admirais. Lentement, la barque passait et je savais que les passagers n'oublieraient jamais cette excursion, j'aurais aimé savoir dire en japonais le mot «jamais». Quand on n'a jamais pris une gondole, on n'est jamais allé à Venise. Tout le monde prenait une photo de tout le monde: la preuve. Au Japon, on achète son voyage avec le tour en gondole compris. Mais était-ce une raison pour moi de m'abstenir? Des Chinois trempés sous la pluie, des Américains munis d'une bouteille de *prosecco*? J'avais essayé de trouver une justification rationnelle à mon attitude absurde, une gondole est un moyen de transport, il faut s'en servir pour aller quelque part, comme cela se faisait autrefois, à l'époque où les *vaporettos* n'existaient pas encore. Se contenter d'être ballotté au gré des flots, ce n'était pas un objectif en soi, pour moi qui aime pourtant musarder à travers la ville en me laissant guider par le hasard. Une gondole encore plus noire que d'habitude, transportant un cercueil recouvert d'une étoffe brodée d'or, en route pour l'île des morts de *San Michele*, voilà qui était authentique, l'essence même du transport. Tout le reste n'était que tourisme, comédie, théâtre, c'était bon pour les autres.

Et maintenant? Maintenant nous étions nous-mêmes les autres, assis dans une gondole, montés à bord d'un pas mal assuré, pesant en définitive trop lourd, l'embarcation penche,

mais la main exercée connaît les corps maladroits, les installe sur un coussin, le voyage peut commencer et, tout d'un coup, le monde a changé, il se déroule au-dessus de vous, sur les quais que vous longez vous n'apercevez pas des visages mais des chaussures, les maisons s'étirent et vous découvrez soudain toutes sortes de choses auxquelles vous n'aviez jamais prêté attention; une légère houle s'est emparée de la ville, vous voyez les murs comme une peau vivante, lésions, blessures, cicatrices, guérison, vieillesse, histoire, algues noires, algues vertes, le dessous secret des ponts, marbre et maçonnerie, les autres bateaux, la vie sur l'eau d'une ville de pierre et d'eau. À voix basse le *gondolier* cite les noms des églises et des grandes bâtisses comme un vieux prêtre récite une litanie qu'on n'a pas besoin d'écouter. J'essaie parfois de suivre sur la carte l'endroit où nous nous trouvons, mais je perds vite la piste. Parfois, quand nous prenons un virage serré, il lance un «Ohé!» sonore, comme si nous étions en danger de mort, mais j'ai décidé depuis longtemps de m'en remettre à lui, tel un enfant dans l'utérus j'écoute le murmure des eaux et je ne veux plus jamais naître.

Premier et second chapitres d'un **citybook** écrit par Cees Nooteboom à la fin de 2012 pour la maison flamandoneerlandaise *deBuren*. Celle-ci, en collaboration avec des partenaires européens, invite des auteurs à séjourner dans des villes intéressantes. Les **citybooks** écrits à cette occasion sont publiés par *deBuren* et peuvent être téléchargés gratuitement en livre audio (podcast) et en e-book sur le site: [www.citybooks.eu](http://www.citybooks.eu). Ils sont édités en néerlandais, en français, en anglais et dans la langue de la ville en question.

# MUR

PAR CEES NOOTEBOOM

*Traduit du néerlandais par Philippe Noble.*

---

Il est des formes d'écriture qui n'ont pas été tracées en tant que telles. Ces lettres involontaires, on les trouve sur les plages, sur l'asphalte d'une ville, dans un morceau de tronçonneuse que l'on a scié, dans des pierres. Informations en langage secret, messages, codes. Signes, graffiti que nul n'a écrits. Sur l'île où je vis, un chemin de sable traverse un paysage brûlé de soleil. Chardons et noix de galle, fine poussière brune qui s'élève en nuages sous vos pas. On est au nord, le vent de mer règne ici en maître, on le voit aux arbres et aux buissons, ils se sont courbés sous la violence et sont devenus de grotesques sculptures, le dos tourné au bruit de la mer. Au bout du chemin, une plage de galets, des algues brunies et rongées par l'eau, avec parfois la trace blanche du sel marin. En chemin deux ou trois maisons, inhabitées. L'une d'elles est située en hauteur, malgré la chaleur je vais jusque-là. Le cercle vide d'une aire à battre avec ses carreaux rouges fendus et délavés, ses herbes folles desséchées. Un cactus qui ressemble à un Brancusi effondré. La maison elle-même est basse, les tuiles du toit couvertes de la moisissure ocre des lichens, les vitres brisées. Dans ce qui fut autrefois l'étable une vieille charrette, le timon de bois posé à côté d'elle. Une gouttière arrachée, le plomb couleur d'ardoise. Des éclats de verre qui scintillent à la lumière crue du soleil. Sur un mur quatre bouteilles, sales et remplies de sable. Le silence pèse une tonne. Je suis devant l'écriture du mur, griffures dans le plâtre écaillé, d'un blanc floconneux qui rappelle une neige souillée. Des traînées, des cercles, d'étroites fissures, quelle sorte de lettres est-ce là? À force de rester immobile, je finis par y lire un poème de ruine et de démolition, d'absence des hommes. Un poème en forme de mur. Chacun y a écrit sa part, le vent du nord, la chaleur d'août, les pluies de février. Quand je m'en irai, plus personne n'y lira un seul mot.

Extrait de *Brieven aan Poseidon* (Lettres à Poséidon), De Bezige Bij, Amsterdam, 2012.

La traduction en langue française, de la main de Philippe Noble, paraîtra aux éditions Actes Sud d'Arles en septembre 2013.